

ŒDIPE, Roi et désarroi



Docteur Emile Rogé - Juillet 2010

INTRODUCTION

Il m'a été demandé de donner, pour l'association Hadrien 2000, à l'occasion du festival de Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine de Juillet 2010, une conférence sur « Œdipe-Roi », de Sophocle, mais également sur la pièce du même titre de Voltaire, sans exclure pour autant la parodie de la pièce de Voltaire, à savoir « Œdipe travesti », attribuée à Dominique.

Nous, gens de culture, avons, j'en suis convaincu, une responsabilité. En effet, si, au-delà de la fraternité, nous souhaitons, comme tous, la diffusion régénérée d'un humanisme en risque aujourd'hui de disparaître à force d'avoir déperî, cette diffusion d'humanité ne peut vraiment être réalisée que par un retour aux « humanités ». Humanités, ainsi appelait-on il y a encore un demi-siècle ces précieuses études du Grec et du Latin, et ce, dès le très jeune âge scolaire. A ce titre, une relecture éclairée de cette façon des mythes et des œuvres littéraires antiques reste à la charge des gens de culture, déjà formés. A l'orée de ce 20^{ème} siècle, de grands scientifiques correspondaient encore entre eux en Latin. L'Anglais de nos jours, ne peut prétendre avoir valeur et correspondance universelles car, dans les matières qui nous occupent, et l'humanisme que nous devons transmettre, il montre nettement moins de subtilité.

C'est très délibérément que j'ai choisi pour cette conférence le titre d' « Œdipe-Roi et désarroi ». Honoré de Balzac, que je cite en ce début et à la fin de cette conférence, l'affirme : « le calembour est une fiente de l'esprit. Mais le mot d'esprit est la fine fleur de l'esprit ». Ce titre n'est pas un calembour et voici pourquoi. Le mot *arroi* vient de l'ancien français *roi*, lui-même issu du germanique. Si en germanique, le mot *roi* signifiait conseil (*rât*), en vieux français, *arroi* signifie avant tout, ordre, mesure ; et par extension, appareil, train, équipage. A l'opposé, le mot désarroi, très actuel, signifie avant tout confusion, ensuite troubles qui surviennent dans des choses ; enfin, désarroi d'opinion, désarroi (faillite) des doctrines. Le mot désarroi existe déjà dans la langue grecque antique, et Sophocle lui-même ne se prive pas de l'utiliser dans la pièce « Œdipe-Roi ». Mis dans la bouche d'Œdipe lui-même, nous le trouvons dans sa réplique à Tirésias le devin, qu'il avait convoqué :

« Pourquoi pareil désarroi à la pensée d'être venu ? »

Nous le trouvons encore dans la bouche de Jocaste, plus loin dans la pièce, lorsqu'elle s'exclame :

« Nous nous inquiétons, à voir Œdipe en désarroi ».

Ceci est vérifiable dans la traduction de Paul Mazon, dans la collection Folio Classique de Gallimard. Je cite Jacques Brunschwig dans la préface du même livre : « Au V^{ème} siècle, les *dissai logoi*, ou discours doubles, montrant que la thèse et l'antithèse pouvaient être successivement plaidées, abondaient. » Cette ambiguïté, présente partout, se retrouve dans la pièce « Antigone », constituant le jeu de mots si prisé des grecs : le nom d'Hémon (Haimon), fiancé d'Antigone, fils de Créon, joue avec le sang, *haima*. Le nom d'Œdipe (Oidipous) joue avec le verbe *oida*, « je sais ». Sophocle fait d'Œdipe le héros qui sait pour les autres, mais ne sait pas pour lui-même. Pour Œdipe (comme pour bien d'autres), savoir et pouvoir vont de pair. Mais lors de l'enquête pour connaître le coupable à

punir pour délivrer Thèbes des deux fléaux qui l'accablent, la peste et la famine, Œdipe perd rapidement sa belle assurance : il tombe en désarroi. On peut le dire sans crainte, entre Tirésias et Jocaste.

Ainsi ce choix d'arroi-désarroi ne doit rien au hasard, et tout au jeu de mots.

Ce choix démontre que le présent ne se peut comprendre que s'il est mis en connexion de signification avec le passé. Ceci est vrai d'Œdipe, de Socrate, de Sophocle, de Voltaire, d'Athènes et de Thèbes. C'est un psychanalyste qui vous le dit. Cette tragédie de Sophocle constitue en vérité le « premier polar » jamais écrit. Fidèle à ce polar, j'étudierai donc cette pièce en véritable « enquêteur » moi-même sur Sophocle, Athènes, Thèbes, Voltaire : toute la généalogie d'Œdipe et de sa famille y passera. Et la conclusion de cette enquête sera une hypothèse audacieuse mais que j'estime fondée.

I

Commençons par Sophocle ...

La vie de Sophocle, homme politique autant que dramaturge d'Athènes au V^{ème} siècle avant J.C. (Age d'Or) voit se succéder des épisodes, démocratiques et oligarchiques, ce dont rend compte sa pièce « Œdipe-Roi » (Thyros) transposée à Thèbes, la rivale. Œdipe devra laisser la place à son beau-frère Créon, lui-même ambivalent entre royauté et démocratie. Manifestement, la pièce tourne, oscille, virevolte de façon dialectique, entre la morale (du groupe) et l'éthique individuelle, celle-ci incitant l'auto-punition de Jocaste, d'Œdipe et, plus tard, d'Antigone, une de leurs deux filles. Encore plus loin, le conflit sera à son acmé (maximum) entre Étéocle et Polynice - encore un jeu de mots ..., les deux fils d'Œdipe et Jocaste.

Jeu de mots ? Colone. Sophocle lui-même habite à Colone, faubourg « huppé » d'Athènes. Il y a une sorte de « jeu » topographique entre la Colone de Sophocle et la Colone d'Œdipe – la dernière pièce transmise de Sophocle est « Œdipe à Colone ». J'hypostasie la même homonymie topographique entre Thèbes, aux sept portes, en Grèce continentale, et la Thèbes aux cent portes, en Egypte ! Ainsi nommée paraît-il par Hérodote, pour nous le premier historien ... Quoi qu'il en soit, Œdipe, en fin de course pourrait-on dire, arrivera avec sa fille Antigone, à la Colone ... de Thésée.

A Athènes toujours, la peste (curieusement oubliée par Voltaire dans sa propre pièce !) sévit en 430 avant J.C. Sophocle a, à cette époque, entre 35 et 40 ans. Mais cette peste, dans l'esprit de Sophocle dramaturge, est également allégorique. Elle stigmatise la peste morale de l'oligarchie et de la tyrannie, qui exonèrent, un peu facilement, ses contempteurs de toute « moralité », financière et sexuelle : on y retrouve, dans la pièce thébaine, les prérogatives « pharaoniques » assimilables par exemple à celles d'un Ramsès II en Egypte ...

Mais dans la pièce « Les Trachiniennes » du même Sophocle, les dieux eux-mêmes (page 80) ne sont nullement exemptés de cette peste morale : aussi bien Zeus, que son fils Héraclès, lequel, mourant, jouant de son autorité paternelle, met son fils Hyllos dans le lit de sa propre maîtresse, Iole (page 98) ! Et Hyllos lui-même, se excuse de façon très « grecque » (ou égyptienne !) page 79. Tout

comme Jocaste d'ailleurs, dans « Œdipe-Roi ». Avec la personne et le personnage de Iole, un regard est jeté sur la condition féminine grecque à cette époque. Iole est considérée par Héraclès comme une chose. Ce que nous retrouvons dans « Antigone » du même Sophocle, lorsque Créon (page 104) répond à Ismène (la sœur résignée d'Antigone) qui lui dit « Quoi, tu mettrais à mort la femme de ton fils ? » : « il est bien d'autres champs à labourer ! »

Venons-en au deuxième fléau de Thèbes, la famine. Ce n'est pas tant la famine (Athènes en a connu ...) elle-même qui est mise en exergue, que sa cause première, la stérilité. Stérilité elle-même allégorique, car elle n'évoque pas seulement celle de la Nature, qui ne porte plus moissons, bétail, ni fruits, mais au moins autant la stérilité sexuelle qui frappe, pour diverses raisons, le couple oligarchique royal : de façon exemplaire, celle des soit disant parents d'Œdipe, mais aussi l'ascendance réelle d'Œdipe. Cette stérilité obère la transmission dynastique, obligeant certains nobles, faute de mieux, à se faire élire rois par le peuple. Ce que nous trouvons antérieurement, dans la Bible, avec Saül et David...

En zig-zag, venons-en à l'origine de la tragédie.

- 1) Le mythe tragique, mis en place par le dramaturge (ici Sophocle) s'inspire-t-il uniquement de ces « chaînes de transgressions », parricide-matricide-inceste et même dévoration des enfants ? Certes, Sparte n'est pas loin, mais ne peut-on pas, auparavant, retrouver la même chose, de façon symbolique, chez les Egyptiens ? Martelage statuaire (et statutaire) du nez du pharaon précédent, grattage de ses « attributs » (!) hiéroglyphiques, etc ... Œdipe n'est-il pas avant tout un enfant trouvé (un bâtard) devenu un conquérant ... en toute inconscience ? Il n'en est pas du tout de même de sa mère Jocaste, laquelle a abandonné son premier enfant, Œdipe. Tous ces tyrans, que la tragédie dénonce dans leur outrance (ubris) n'aspirent qu'à une chose : au potentat, toute puissance qui les dispense de la morale démocratique, facteur de mesure et d'équilibre. Mais, d'une certaine façon, et de façon certaine, la grandeur tragique leur vient de l'éthique individuelle qu'ils défendent, ce qui culminera chez Antigone, de Sophocle, comme chez Electre du même. Deux femmes.
- 2) Mais qu'en est-il de la triangulation tragique, en référence (inconsciente) selon Sigmund Freud dans le « complexe d'Œdipe », au niveau concret et topographique dans la tragédie grecque ? Où se passe l'orchestration du mythe triangulaire ?
 - a) La thymélé, ou orchestra, circulaire, en est le centre, et la « matrice », cœur du cœur, lui-même représentant de la « cité-mère ». Cercle tantôt immobile, tantôt oscillant à droite ou à gauche, comme une inflexion entre démocratie (la ville) et oligarchie : le héros ou l'héroïne.
 - b) La skéné, ou scène, n'appartient qu'au héros et à ses deux (le plus souvent) protagonistes.
 - c) Le troisième terme de cette triangulation, c'est le public lui-même, en même temps spectateur (passif ou enfant), et juge (actif ou adulte), autant de la pièce ci-devant jouée que de l'action qu'elle contient et propose.
- 3) Sautons de cette triangulation « matérielle » à la triangulation Œdipienne, si chère à Sigmund Freud.
 - a) Dans la mythologie Egyptienne, de façon conceptuelle, le chiffre 3 est toujours à l'honneur. Que ce soit une trinité déique, dont le prototype est évidemment la triade Isis-Osiris-Horus (le jeune), ou que ce soit le rapport du Pharaon avec Amon son père-soleil ; le pharaon est toujours accompagné de l'Auréus (Horo) et d'un autre dieu ou déesse. Deux fois par an, le

pharaon « épouse » le Nil. Une fois l'hiver, toque blanche sur la tête, une fois l'été, toque rouge. Le pharaon et sa sœur-épouse constituent la triade humaine-divine avec Amon, ou Aton pour Akhénaton. Cette idée de triangulation est si prégnante dans cette civilisation qu'elle se manifeste dans l'intemporel comme dans le temporel.

- b) Dans l'intemporel, le chiffre 3 dicte sa forme à la pyramide, construction triangulaire répétée 4 fois.
- c) Dans le temporel, le style vestimentaire Egyptien, qui durera plus de ... 3 millénaires, se résume à 2 triangles opposés, réunis par la pointe. Epauls très larges, chemise ou tunique triangulaire. A la taille et dessous, une « jupette » triangulaire elle aussi.

Un saut prospectif à Antigone.

Elle semble avoir fasciné Sophocle. Encore plus qu'Electre, qui venge son père. Mais Antigone est « moins folle », d'une pâte très humaine. Pour nous fasciner nous aussi, qu'a-t-elle donc ?

Est-ce l'orgueil qu'elle a, de son sang royal ? Rien n'est moins sûr. Ce qui émerge spectaculairement, c'est qu'Antigone défend bec et ongles son éthique en s'appuyant pour ce faire même sur Zeus, dieu des dieux : « les lois non-écrites, inébranlables des Dieux ». Qu'elle applique aux devoirs de la fraternité. Antigone dit à sa sœur Ismène :

« Tu vas, je pense, nous montrer sans retard si tu es digne de ton sang ».

Toujours le sang (Haima). La phrase-clé tient dans sa déclaration qui n'est pas, loin de là, qu'emphatique « J'irai reposer, saintement criminelle, près de Polynice ». Aussi méprise-t-elle vertement son oncle Créon et son décret insoutenable à ses yeux : « le fou pourrait bien être celui qui me traite de folle ». Fiancée à Hémon, fils de Créon, elle n'est pas d'avantage prête à le reconnaître pour son maître. De quelque façon (et de quelle façon !), la jeune Antigone porte la culotte ...

D'Antigone au Sphinx, ou plutôt à la Sphynge : l'impasse.

On peut s'interroger, longuement et inutilement, sur l'impasse faite à propos de la Sphynge. A peu de choses près, tout ce qui en est dit, c'était qu'elle était « l'horrible chanteur », ce qui signifie le « maître-chanteur » de la triangulation : le bébé à quatre pattes, l'adulte à deux pattes, et le vieillard à trois pattes avec sa canne ...

Dénomination un peu légère. Est-ce bien tout ? Non :

- 1) C'est un monstre féminin, issu de la Terre, violant et tuant les jeunes gens (cannibalisme)
- 2) C'est (autre source) un enfant monstrueux et parthénogénétique de Héra avec :
 - Un corps de lion, et des épaules d'aigle
 - Une tête humaine.

La Sphynge se trouve être ainsi l'antithèse d'Athéna (à laquelle est vouée Athènes ...), fille parthénogénétique de Zeus, frère et époux d'Héra. Athéna personnifie à jamais, dans le monde grec, la fonction de pensée, adulte dès sa naissance, et brillant par son intelligence et sa sagesse. Il est

aussi parfois raconté que la Sphynge, l'horrible chanteuse, a une sœur : la Chimère. En fait, c'est une demi-sœur issue de l'union de Gaïa avec Typhon puis Echidna.

Quant à moi, je m'étais laissé dire qu'il y avait à Aspendos, ville grecque (en ruines) d'Asie Mineure à une quarantaine de kilomètres d'Antalya, une statue de la Sphynge ! Sitôt entendu, sitôt fait. Je me suis rendu sur place en Turquie au mois de mai 2010, pour vérifier ces dires. Las, sur place, pas plus de Sphynge ... que de Chimère. Était-ce donc une chimère ? Que nenni, le dernier jour de ce voyage, j'apprends que la majorité des statues d'Aspendos a été déménagée au musée des Antiquités d'Antalya ... à 800 m de mon hôtel. La Sphynge m'y attendait bien, attendait bien, en effet ! Oh certes, ce n'était pas celle du désert Égyptien. Comme s'il y avait, en taille, le même rapport qu'entre la Thèbes aux sept portes et la Thèbes aux cent portes, la Sphynge turque, pourtant très « ressemblante » ne mesure qu'environ 1,60 m de haut et à peine 2 m de long. Mais enfin, que faisait-elle là, en Asie Mineure ?

Jocaste et (son frère) Créon.

Les renseignements sur ces deux personnages « mythiques » sont plein d'enseignements. Les sources sont diverses : religieuses, populaires, et même poétiques (à travers Eschyle le dramaturge). Pour « comprendre » Œdipe, et surtout « Œdipe-Roi » de Sophocle, il faut avoir également lu Eschyle, avant Sophocle, et Euripide, après. Car les trois hommes se tiennent (en rivalité aussi ...) dans une fourchette nettement inférieure à un siècle. Celui de l'Âge d'Or, dit de Périclès, qui était un ami de Sophocle.

Jocaste et Créon descendent tous deux de Ménécée, petit-fils de Penthée, lui-même descendant de Cadmos le fondateur de Thèbes. Mais qui est donc ce Cadmos ? Surprise, il est le frère d'Europe (originaire d'Égypte ?) ; il est un des trois fils d'Agénor, dit Phénicien, partis tous trois à la recherche d'Europe (jeux de mots ?) enlevée par Zeus. L'écheveau se brouille un peu. Cadmos (et son épouse Harmonie) aurait donné aux Athéniens (sic) l'alphabet et la science de la fonte des métaux. Ils génèrent Ménécée, lui-même père de Polydore, dont le fils n'est autre que Labdacos, fondateur de la dynastie (progressivement maudite ...) des Labdacides. Labdacos meurt quand son fils Laïos n'a qu'un an. Il y aurait entre Labdacos et Laïos un « intercalaire », Glaucos. Toujours est-il que Laïos est, simultanément, l'époux de Jocaste et le père d'Œdipe. Il s'ensuit que Jocaste et Œdipe sont de même lignée ! Eschyle précise, de son côté, que Jocaste a été mariée de force, à peine nubile (13 ans) à un Laïos déjà grisonnant, invoquant sans avoir l'air d'y toucher un inceste père-fille ...

Malheureuse, Jocaste, vouée de bout en bout à être un objet de désir (pour Œdipe et peut-être d'autres) mais aussi un objet de répulsion, en tout cas pour son premier mari ... Négligée de lui, elle aura du l'enivrer pour se faire féconder et engendrer Œdipe.

La « chronique » de Laïos et de sa lignée avant Œdipe est riche d'anomalies physiques et « morales ». Nous verrons plus loin lesquelles.

Œdipe lui-même.

Œdipe est bien le « plat de résistance » de cette tragédie. Résistant, comme nous l'apprendrons plus tard dans la pièce : tout bébé, il a résisté à la pendaison par les pieds à la branche d'un arbre du Mont Cithéron, lequel joue le rôle d'axe entre Œdipe pendu bébé, et Œdipe meurtrier de son vrai

père, Laïos, pratiquement au même endroit. Ce Mont Cithéron est en quelque façon poste-frontière entre le vrai pays d'Œdipe, et son pays d'adoption. Roi, Œdipe lui-même se retrouve en désarroi, pages 195 et 196 de la même traduction. Tout entier saisi par sa décision d'enquête pour retrouver le responsable des malheurs de Thèbes, Œdipe, au long de la pièce néglige son rôle de père et de mari. Ce n'est qu'à l'issue (fatale) de l'enquête qu'il redécouvre sa femme à travers sa mère. Il répond ainsi au « commerce infâme » stigmatisé par Tirésias. Cette infamie, c'est celle de l'inceste mère-fils, bien d'avantage que le meurtre (non prémédité) de son père. Car dans la pièce de Sophocle, et contrairement à l'affirmation de S. Freud, Œdipe n'avait pas d'avantage l'envie de tuer son père que de coucher avec sa mère ! Au contraire. Il avait fui Corinthe pour protéger Polybe et Merope, ses parents adoptifs, qu'il aimait ! La vérité d'Œdipe, d'après Sophocle, réside dans ses sentiments et non dans ses pensées.

Jocaste déjà morte, on lui présente ses filles, qui ne sont alors que des fillettes : « Sur vous aussi je pleure, puisque je ne suis plus en état de vous voir (il s'est déjà aveuglé), je pleure quand je songe combien sera amère votre vie à venir, et quel sort vous feront les gens ... Qui, dès lors, vous épousera ? Personne, ô mes enfants, et sans doute vous faudra-t-il vous consumer alors dans la stérilité et dans la solitude ».

D'où la supplique adressée à Créon : « Ne laisse pas des filles de ton sang errer sans époux, mendiant leur pain ». Fin de dynastie, pour Œdipe certes, mais aussi pour Créon (ses deux fils meurent également).

L'enquête continue, cette fois sur l'inceste, doublé d'un Infanticide.

- 1) Dès la Théogonie d'Hésiode, la race humaine, qui se résume ici à la race grecque, serait issue d'un inceste mère-fils ! Gaïa la toute-puissante s'unit à son fils Ouranos. De lui, elle engendre Cronos, lui-même « premier parricide »; il émascule et tue Ouranos. Ainsi apparaît le doublet significatif parricide-stérilité ! On sait que les Grecs, étrangement, pratiquaient aisément l'infanticide. Action paradoxale, car cette race n'a jamais eu beaucoup d'enfants. Au fil des siècles, cette faiblesse générationnelle a engendré un dépeuplement, pense-t-on aujourd'hui, la première cause de la chute de l'Empire grec qui n'aura somme toute duré qu'à peine un demi-millénaire.
- 2) Dans la même Théogonie, se manifeste de façon répétitive l'inceste fraternel, que je qualifierais de « pharaonique » : Cronos et sa sœur Rhéa engendrent trois fils (dont Zeus) et trois filles. Cronos pratique sur ses enfants le cannibalisme infanticide. Zeus émascule à son tour son père Cronos qui devient Chronos, le Temps. Zeus pratique avec sa sœur Héra l'inceste fraternel. Mais Zeus épouse aussi Métis (la vengeance de la justice !) qu'il avale lorsqu'elle est enceinte, pour supprimer l'enfant qu'elle porte ... Mais Zeus tue également Sémélé enceinte de lui pour lui ravir Dionysos qu'il « couve » ensuite dans sa cuisse ... En Egypte, l'inceste fraternel perdure pendant 18 générations.

L'histoire de Penthée.

Elle nous fait passer de la Mythologie au discours mythique. Ce n'est pas une digression de notre sujet, mais un éclaircissement progressif de la malédiction qui frappe la dynastie des Labdacides.

Penthée est roi de Thèbes, père de Ménécée, petit-fils de Cadmos et d'Harmonie (déjà dit). Mais la sœur de Cadmos, appelée Agavée, était la mère de Penthée. Or celui-ci refuse à Dionysos d'installer son culte à Thèbes : l'amour contre la puissance. Dionysos se venge : il rend folles les femmes de Thèbes, parmi lesquelles la mère du roi. Affolé, Penthée se cache dans un arbre du Mont Cithéron (décidément !). Les bacchantes (dont sa propre mère !) le découvrent, le dépècent vivant, et lui coupent la tête (même scénario que pour Orphée ...)

Voici le vrai début de la malédiction qui pèse sur Thèbes, quand le pouvoir supplante l'amour : conflit entre Eros et Thanatos.

II

- 1) L'histoire de Penthée initie celle de Laïos, le père d'Œdipe. Lorsque Laïos n'a qu'un an, son père, Labdacos, roi de Thèbes, meurt. La régence est assurée par son grand-oncle Lycos (ainsi, Lycos est précurseur de la « régence » assurée plus tard par Créon ...). Laïos est le prototype du personnage trouble et ambigu. Parvenu à sa majorité, il est chassé de Thèbes par son grand-oncle Lycos. Laïos se réfugie alors à la cour du roi Pélops qui, impressionné par les connaissances équestres de Laïos, lui confie pour instruction de la conduite des chars son propre fils Chrisippos (jeu de mots). A l'occasion d'une course de chars, Laïos enlève l'éphèbe, le séduit, et, sans doute, le viole ! De honte, Chrisippos se pend. Une autre version le voit « liquidé » par ses demi-frères. En tout cas, Laïos s'enfuit, revient à Thèbes, et s'empare du trône. Le roi Pélops, éploré, en appelle à Apollon dont l'oracle frappe Laïos de malédiction (pour pédérastie !). Selon l'oracle, Laïos sera tué par le fils de Jocaste. Pour se protéger (est-ce la seule cause ?), Laïos ne consomme pas le mariage avec Jocaste. Celle-ci désirant un enfant, aurait enivré Laïos ... et abusé de lui ! Dès l'accouchement, Laïos décide de supprimer l'enfant. Mais répétons qu'à l'époque, la chose était courante ! A son anomalie sexuelle, il semble que Laïos, et ses prédécesseurs, dont un mystérieux Glaucos (le glaucome amène la cécité ...) présentent des anomalies physiques, dont une déformation des hanches et des jambes (Œdipe = pied enflé ou bot ...)
- 2) Laïos nous conduit à Créon, personnage charnière de la tragédie oedipienne. Créon à tout connu, de Penthée à Œdipe, et surtout Laïos, époux de sa sœur Jocaste. Lui aussi est un personnage ambivalent. Homme de confiance de son beau frère Œdipe. Ambivalent entre prérogatives royales (d'où son autoritarisme dans la pièce) et sa prétention à représenter la démocratie thébaine. Il a, avec Œdipe, d'étranges similitudes. Epoux d'Euridyce, il en a eu deux fils, qui vont mourir. Le premier, Hémon, dans « Antigone » de Sophocle, se tue quand il apprend la condamnation d'Antigone par son père. L'autre fils, Mégarée, se fait tuer d'après Eschyle dans la pièce « Les sept contre Thèbes ».
- 3) Tout ceci nous fait apparaître Thèbes, la ville du Sphinx et d'Œdipe, de plus en plus suspecte. En clair, Thèbes est-elle bien grecque ? Nous avons la forte impression que Thèbes aux sept portes est en quelque sorte le bouc émissaire du mensonge grec sur la « pureté » de sa race, bouc qu'il faut immoler pour effacer toute trace. D'ailleurs, pour débiter, la langue parlée à Thèbes n'est pas vraiment du grec, même si des auteurs prétendent que c'est plutôt un dialecte qu'une autre

langue. A quel titre à Thèbes Athéna a-t-elle pour nom Onka, lequel n'a aucune résonance grecque ? C'est pourtant ce qu'affirme Eschyle dans « Les sept contre Thèbes ». Dans la même pièce, celui-ci fait mourir Mégarée qui défendait la troisième porte de la ville dans le combat (mortel pour les deux) avec un autre Etéocle que celui qui s'est entretué avec son frère Polynice. Tout comme Œdipe, Créon est en conflit avec le même devin Tirésias. L'un comme l'autre successivement suspectent chez celui-ci une sourde animosité contre les Labdacides, leur sang. Pourtant, c'est bien Créon qui déclenche tout le drame Oedipien quand, mandé par Œdipe, il va recueillir l'oracle de Pytho et ses recommandations pour sauver la ville de Thèbes. Mais cet « oracle », est-ce bien pour la sauver, ou pour achever de la perdre à travers sa tête ?

- 4) Notre suspicion nous amène à l'affaire des Danaïdes, en guise de test de mensonge ; car les Grecs, en tout cas ceux de cette époque, étaient de « fameux menteurs ». Mais on ne peut pas tout cacher. Ce que nous montre l'histoire des Danaïdes. Celles-ci étaient au nombre de cinquante, toutes filles de Danaos. Ce Danaos régnait « non loin du Nil ». Danaos avait un frère, Aégyptos (mais oui !). Celui-ci avait de son côté cinquante fils, cousins des filles de Danaos. Ces cinquante fils voulaient épouser leurs cousines. Mais celles-ci les refusèrent : elles s'enfuirent donc avec leur père Danaos à Argos (Grèce) où elles trouvent droit d'asile. Les fils d'Aégyptos se présentent à Argos, avec la même demande, mais se trouvent repoussés. Mais une version de cette histoire dit que ce mariage (collectif) est soit disant accepté, mais, le soir du banquet nuptial, leur père donne à chacune de ses filles une dague pour tuer chaque époux. Quarante neuf des jeunes filles exécutent leur conjoint une fois celui-ci endormi. Cette histoire évoque fortement, pour nous, l'histoire d'Eros et de Psyché ... Toujours est-il que la cinquantième jeune femme, nommée Hypermnestre, tombée sur le champ amoureuse, épargne son jeune mari, appelé Lyncée. Le roi Danaos, furieux, punit sa fille et la fait jeter en prison. Une autre version raconte qu'en fait, le jeune Lyncée s'enfuit, et la jeune Hypermnestre le rejoint. Ce Lyncée aura un fils, nommé Abas, dont il est dit qu'il fut l'arrière-grand-père de Persée. Autrement dit, Persée, un des trois plus grands héros grecs, était en fait un égyptien « pur sang » ! Or, Persée dérive également du roi d'Argos, le fameux Acrisios, père de la belle Danaé. Mais s'installe là aussi le même oracle du parricide que celui qui accable Œdipe ! Mais il y a encore plus fort : Persée et son épouse Andromède génèrent Electryon, à son tour le grand-père ... d'Héraclès, le plus grand des héros grecs !

Ainsi, voici des égyptiens, indubitablement des égyptiens, devenus grecs par de véritables tours de passe-passe ! Il y a toujours une vérité dans le mensonge. Ce qu'illustre la formule : « Je suis athée, Dieu merci ». Formule qui va nous conduire à ... Voltaire.

La même sorte de mensonge s'applique à Polybe et sa femme Mégarée, souverains de Corinthe et parents adoptifs d'Œdipe. Du côté de Sophocle, ce couple est déclaré stérile, discrète punition de l'oligarchie, comme nous l'avons déjà dit. Mais du côté d'Eschyle, il est dit qu'ils n'étaient nullement stériles, mais avaient perdu leur premier enfant, mort prématuré. Qui croire, et à qui se fier ? L'imagination des poètes est-elle sans nul lien avec une quelconque réalité, historique ou mythique ?

III – Voltaire

Cette troisième partie sera brève, car le temps de cette conférence presse désormais. Le jeune Arouet, âgé de vingt-quatre ans, est en pleine révolte oedipienne avec son père, dont il feint d'ignorer que ce n'est pas le sien. Il décide de prendre un nom : celui de ... de Voltaire, et de se faire entrer dans le beau monde par un coup d'éclat. Voltaire, décrit comme philosophe et pamphlétaire, est avant tout un dramaturge. Il écrira vingt-sept tragédies. Avec un véritable génie, il monte sa première pièce, Œdipe, en s'inspirant et en empruntant, certes, à Sophocle, mais aussi à Pierre Corneille, qu'il critique tous deux, pour brouiller les pistes, ce qu'il fera toute sa vie et à tout propos. A Corneille, il emprunte la forme : son style est plutôt du 17^{ème} siècle que du 18^{ème} siècle. Mais, pour l'intensité du fond, il s'inspire manifestement autant de Shakespeare que de Racine. Cornélien, ce vers :

« Des vertus avec lui, je fis l'apprentissage,
sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage ».

Mais, ailleurs, il donne à Jocaste des accents très raciniens, et à propos de Laïos via Œdipe, on sent bien qu'Hamlet n'est pas loin. Il n'est pas jusqu'à Molière qu'il ira chercher, à travers le personnage de Philoctète, qu'il invente de toutes pièces (c'est le cas de le dire !), qui évoque singulièrement, pour nous, le personnage de Don Juan, avec lequel il partage grandiloquence, orgueil, et surtout besoin de séduire. Bref, une certaine hystérie. A n'en point douter, pour nous, psychanalystes, c'est lui-même que le jeune Voltaire dépeint sous les traits de Philoctète.

Parce que, semble-t-il, pour le coup, le jeune de Voltaire est amoureux de sa mère, qui le lui rendait bien, mais la prudence, ou la bienséance, leur ont interdit de céder à cette double attirance, tout comme pour Jocaste et Philoctète. Dans un mélange très racinien de Phèdre et d'Andromaque, il fait de Jocaste un bien curieux personnage. D'abord, elle manifeste sa « tiédeur » conjugale :

« J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
deux fois de mon destin subissant l'injustice,
j'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice ».

Mais, après avoir assis son orgueil : « Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi », elle se montre maternelle pour Œdipe : elle répond à sa confidente Egine qui lui demande : « Vous l'aimiez ? » : « Je sentis pour lui quelque tendresse », pour aboutir à la plus grande ambivalence, préventive en quelque sorte de la culpabilité de l'inceste :

« Cependant sur ses pas, aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon âme étonnée
des transports inconnus (orgasme !) que je ne conçus pas ».

Tout comme Sophocle, Voltaire s'en prend, sans y paraître, à l'oligarchie. A travers « son » Philoctète :

« Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère ;
pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire ».

Voltaire est-il laïc à tout crins (« Ecrasons l'infâme », sa célèbre formule contre l'Eglise) ou bien est-il athée ? L'athéisme de Voltaire, s'il existait, n'a jamais été vraiment confirmé, et cela ne relevait pas, semble-t-il, d'une honteuse prudence. Mais, toujours, il est contre l'Eglise, et surtout contre ses prêtres, rejoignant la méfiance de Sophocle vis-à-vis des devins, tel Tirésias. Voltaire fait dire à Araspe :

« Ne nous endormons pas sur la foi de leurs prêtres,
au pied du Sanctuaire, il est souvent des traîtres
qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
font parler les destins, les font taire à leur gré ».

Jouée pour la première fois le 18 novembre 1718, la pièce Œdipe de Voltaire reçut un accueil triomphal : Œdipe entrait dans Thèbes, de Voltaire entrait dans l'Histoire !

Il est fort triste de constater ici que le manque de temps nous interdit d'analyser, comparer l'Œdipe de Sophocle et l'Œdipe de Voltaire. De toute façon, ces deux tragédies sont complémentaires. Mais on perçoit un âge de maturité chez le premier dramaturge, et la fougue de l'ardente jeunesse chez le second. En tout cas, ce n'est certainement pas un hasard si Voltaire a choisi ce sujet pour sa première pièce. A mots couverts, il s'y « exposait »...

CONCLUSION

Nous arrivons ici au terme de ce « polar » à multiples épisodes, personnages, références et réflexions. Y a-t-il une conclusion ?

- A) Sur mon hypothèse dite « hardie », oui, je l'affirme sans pouvoir l'affirmer. Thèbes aux sept portes était, pour moi, un comptoir ou un établissement Egyptien en Grèce ; peut-être, d'une certaine façon, comme Phocée devenue plus tard Marseille ... La Grèce dans son ensemble (sa tentative de fédération ...) mais Athènes tout particulièrement, ne pouvaient tolérer éternellement pareille rivale, car Thèbes était vraiment (au VI^{ème} siècle avant J.C.) rivale d'Athènes. Il fallait s'en débarrasser. A défaut, l'expurger. Pour moi, l'essentiel du mythe Oedipien est politique et économique. Pourquoi donc Hérodote a-t-il nommé la « capitale » pharaonique la Thèbes aux cent portes ?
- B) Sur le mythe Oedipien lui-même. A mon avis, à mon sens, ce mythe lui-même, avec ou sans sphinx, est lui aussi d'origine Egyptienne. Il y a cinq ou six textes égyptiens (je n'ai pu me les procurer) qui évoquent l'inceste mère-fils. Déjà dans la Théogonie Egyptienne, il y a entre Gheb et sa mère Nout le même inceste que dans la Théogonie d'Hésiode au 8^{ème} siècle grec. Il y a, ensuite, dans les papyrus dits Vandier, des récits de « viols » incestueux, en particulier d'un général Ayin sur Mérééré.

- C) Quant aux malformations physiques ou « sexuelles » que j'ai évoquées, dans la généalogie Oedipienne, il est malgré tout étrange de retrouver des malformations (pas seulement celles du visage) chez Akhenaton (lui-même parfaitement Oedipien vis-à-vis de son père !) au niveau (probable) du bassin et des membres inférieurs. Maladie osseuse que l'on a retrouvée chez Toutankhamon, puisqu'elle a causé sa mort à 19 ans ...

Terminons par Honoré de Balzac :

« Les mythes nous pressent de toutes parts, pour nous inciter à nous efforcer de les mieux comprendre ».

Merci de m'avoir écouté si longtemps !

Docteur Emile Rogé

Lire Œdipe

- a) « Œdipe-Roi », de Sophocle
Tragédies complètes – Folio classique Gallimard
- b) « Œdipe », de Voltaire – « Œdipe travesti », de Dominique
Collection Espace – Editions Espaces 34